



L'artiste peintre Serge Labégorre chez lui, dans le Fronsadais. La toile représente sa future femme, Rosy, à 18 ans

« LA DESTINÉE, ÇA EXISTE, J'EN SUIS SÛR »

Figure référente de l'expressionnisme français, le peintre Serge Labégorre nous reçoit dans sa maison-atelier à **Fronsac (33)**. Il évoque les lieux et les souvenirs qui ont marqué son existence

TEXTES > SOPHIE LISKAWETZ | PHOTOS > STÉPHANE LARTIGUE (SAUF MENTIONS CONTRAIRES)

De ses toiles, il parle peu. Il préfère les montrer. Notamment celles de son atelier qui jouxte un vaste salon où tout est blanc : les murs, les canapés, le piano, la cheminée. Dans cette ambiance immaculée, seuls quelques-uns de ses tableaux apportent une touche de couleur. Rouge carmin, noir, bleu. Un grand portrait de sa femme, Rosy, accroche aussitôt le regard. Elle a 18 ans. Il l'a peinte deux ans avant leur mariage en 1958. Ils se sont rencontrés au lycée et ne se sont plus quittés depuis.

Un pêle-mêle de citations tapisse la porte et les murs de son atelier installé dans un ancien cuvier. « Quand je pense à quelque chose, je le marque. J'utilise une phrase ou un bout de phrase pour une préface ou un titre. »

Dans la demi-pénombre de son cuvier-atelier, où règne un désordre bien organisé, le peintre de 91 ans travaille sur plusieurs portraits à la fois. Ce qui frappe d'emblée, c'est le décalage entre la sérénité de l'artiste et la violence de ses toiles. Un tableau en pied de Chaban-Delmas est en cours d'exécution : « C'était un ami et un bel homme. La joliesse, c'est difficile à peindre. »

Lors de notre rencontre, le peintre et sa femme font preuve d'une courtoisie sans fard. Pas de celle que l'on pratique dans les milieux mondains. Serge Labégorre

se déplace avec lenteur mais les souvenirs fusent. Rosy s'efface mais n'est jamais très loin, attentive au moindre besoin de son mari.

Le Mag. À quel âge avez-vous commencé à peindre ?

Serge Labégorre. J'ai démarré très vite. J'ai commencé à dessiner à l'âge de 3-4 ans. J'avais une fascination pour le dessin. Après, évidemment, je me suis parfait un peu. Croyant que j'avais un talent inouï, je noircissais mes cahiers de brouillon. On est dupe très vite de ce que l'on fait. À l'époque, je ne dessinais que des visages, des visages. Des visages d'imagination avec deux critères : il fallait que ce soit rapide et expressif. Parce que l'expressivité, ça compte pour moi. Finalement, je n'ai fait que me répéter. C'était déjà joué. Comme quoi, on est beaucoup moins libre qu'on imagine. La destinée, ça existe, j'en suis sûr. Qu'on le veuille ou non.

Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance ?

J'ai eu une jeunesse très favorable. J'ai été gâté par les femmes. Les êtres forts, ce sont les femmes. Elles tiennent le monde, elles ont une générosité naturelle. J'ai vécu entre ma mère, ma grand-mère et mon arrière-grand-mère. J'étais un coq en pâte. Ma grand-tante,

SERGE LABÉGORRE EN 6 DATES

1932 > Naissance à Talence, en Gironde

1947 > Rencontre déterminante avec le professeur de dessin Henry Charnay pendant ses études secondaires à Libourne

1968 > Il signe un contrat de dix ans avec une galerie anglaise et multiplie les expositions

2002 > Rétrospective nationale organisée par Jack Lang, à la chapelle de la Sorbonne, à Paris

2005 > Rétrospective Labégorre (150 toiles) à la Base sous-marine de Bordeaux

2014 > Sa fille, Sophie, crée le Fonds Labégorre à Seignosse, dans les Landes

Angelina, était une grande lectrice de Proust. Je me souviens encore de son parfum. Elle tenait un salon littéraire à Langon. Quant à mon arrière-grand-mère, elle avait une passion pour la littérature religieuse, elle priait toute la journée. Je me suis très tôt abreuvé aux sources chrétiennes. Toute peinture authentique est de l'ordre de la spiritualité.

Adolescent, vous avez été très malade...

Oui, j'ai failli « claboter » [mourir]. J'ai eu la tuberculose. J'étais en seconde, j'avais 14 ans. J'ai été à deux doigts de me noyer dans mon propre sang. Un toubib a arrêté l'hémoptysie. J'ai vraiment cru que j'allais y passer. Mais c'est pas mal de connaître les frontières de la mort.

Ça a duré onze ans. J'avais droit à huit heures de vie normale par jour. Et seize heures alité. Avec un seul remède : le repos et la suralimentation.

Je passais huit heures à peindre. D'une certaine façon, cette maladie a été mon alliée.

Quelles sont les rencontres qui vous ont marqué ?

J'ai eu au lycée un professeur extraordinaire, Henry Charnay. Il enseignait le dessin et la peinture. Il était proche du Parti communiste. Je me souviens que j'avais dessiné une faucille sur la porte de sa classe, avec la légende « Le marteau est à l'intérieur ».

Il m'a tout appris. Quand j'ai eu la tuberculose, il m'a dit : « Cette maladie, c'est ton salut. Tu vas pouvoir peindre tous les jours. » Je lui dois ma vocation.

Un peu plus tard, ma route a croisé celle de Jean-Pierre Moueix, le propriétaire du château Petrus. Un grand collectionneur. J'ai eu une chance inouïe. J'avais fait une première exposition – j'avais 17 ans – dans une galerie à Libourne, proche de chez moi. Je l'avais remplie de tous mes tableaux, c'est vous dire si je peignais beaucoup déjà. Jean-Pierre Moueix revenait d'un banquet de propriétaires et il est entré dans la galerie. J'avais fait une nature morte avec un crabe, un citron et une étoile de mer.



C'est dans un ancien cuvier devenu son atelier que Serge Labégorre peint ses toiles et notamment ses portraits que l'on peut voir dans les musées du monde entier

Quand j'ai eu la tuberculose, il m'a dit : « Cette maladie, c'est ton salut. Tu vas pouvoir peindre tous les jours »



Un portrait de famille :
« Lala », sa petite-fille

Photo Fonds Labégorre



Autoportrait
« Vieux peintre
français »,
acrylique sur toile


Photo Fonds Labégorre

Dans le carnet destiné à recueillir les impressions des visiteurs, il avait écrit : « J'aime beaucoup la nature morte au tourteau, mais où est la mayonnaise ? » Le soir même, il m'a appelé au téléphone : « J'ai commis une vilénie. J'étais un peu ivre. Pour me faire pardonner, je vous propose un contrat. Pendant six années, je vous achète un tableau par an. » Ça a été une aubaine pour moi.

Quels sont les peintres qui vous ont influencé ?

J'ai été ébloui par Bernard Buffet. C'est le peintre de l'irréductible. On ne peut pas aller plus loin, il est à l'os des choses. François Desnoyer (1) m'a beaucoup marqué aussi. Henry Chamay l'avait fait venir à Libourne pour une exposition, après la guerre, quand il était au faite de sa gloire. Il était hébergé chez nous. Je l'ai bien connu. C'était un dessinateur de première. J'aime aussi l'œuvre de Raymond Guerrier (2). C'était un ami. Un homme d'origine modeste et un formidable peintre. On l'a exposé à Seignosse (lire ci-contre).

Quand est venue la notoriété ?

Le succès est la chose la plus lente à venir. En 1968, ma rencontre avec David Goodman, fondateur du Festival international de Chichester (Sussex), en Grande-Bretagne, a été déterminante. J'y ai croisé des comédiens comme Laurence Olivier et Peter Ustinov. Goodman m'a ouvert les portes de ses galeries de Chichester et de Londres. Il m'a proposé un contrat pour venir représenter la jeune peinture française. Cet homme est devenu comme un frère. La clientèle britannique était attirée par mes portraits. J'ai vendu beaucoup de tableaux en Angleterre. C'est ce qui m'a permis d'acheter ma maison à Fronsac. 

(1) François Desnoyer (1894-1972), peintre, sculpteur et lithographe français.

(2) Raymond Guerrier (1920-2002), peintre rattaché à l'École de Paris.

À vos agendas : une grande rétrospective Labégorre se prépare au musée des Beaux-Arts de Pau. Elle se tiendra du 6 juin au 28 septembre 2024.



« Le Prêlat
aux bras croisés »,
acrylique sur toile
Photo Fonds Labégorre



« Femme
au divan vert »
Photo Fonds Labégorre





La ville où le peintre a passé sa jeunesse et où il a fait une rencontre déterminante pour sa vocation : « Libourne, le pont et l'église »

Photo Fonds Labégorre

OÙ VOIR SES TOILES DANS LA RÉGION ?



Les toiles de Serge Labégorre sont exposées dans de nombreux musées à Paris, Bruxelles, Genève ou Londres, Porto, Tokyo, New York, San Francisco...

Mais, en 2014, la fille du peintre, Sophie Labégorre,

ancienne capitaine de l'équipe de France de handball, remue ciel et terre pour que l'œuvre de son père soit rassemblée dans les Landes, à Seignosse (notre photo : Sophie Labégorre et son père lors de l'inauguration du fonds). Elle souhaite sauvegarder ses tableaux, empêcher leur dispersion et leur offrir un pont vers le grand public. « Je ne m'attendais pas du tout à ce succès, confie le peintre. Ma fille est une exceptionnelle galeriste. Elle est

d'une grande ténacité. Avec elle, rien n'est impossible. » Adossé à un restaurant et à une galerie, le Fonds Labégorre s'est aussi donné pour objectif de faire circuler en France et à l'étranger les toiles du peintre figuratif. Il préserve les objets, textes, photos ou manuscrits relatifs à sa carrière et à sa vie. Outre l'exposition permanente consacrée à l'œuvre de Serge Labégorre, la galerie met en lumière le travail d'artistes contemporains de premier plan.

**Fonds Labégorre, galerie & restaurant,
ZA Laubian, 2, impasse de La Lande
à Seignosse (40).**

Entrée libre à la galerie, toute l'année.

Du lundi au vendredi de 9 h à 17 h 30.

Le samedi de 11 h 30 à 17 h 30.

Fermé le dimanche. 06 45 34 94 89.

www.fondslabégorre.com

LES MAISONS PERDUES DE L'ENFANCE

Serge Labégorre a aimé par-dessus tout les maisons familiales. Il appartient à celle de la grand-tante Angelina à Langon tout autant qu'à la quincaillerie familiale de Libourne. Il évoque souvent la villa Le Récif à Biarritz et la grande maison paternelle d'Aramits, dans la vallée de Barétous en Béarn. « Ces demeures sont devenues légendaires. Un peu de mon âme est accrochée à leurs grandes murailles. »

Le Libourne du peintre, c'est celui de la quincaillerie familiale. De vastes greniers stockent tout un bric-à-brac poussiéreux où Serge et son frère ont la permission d'aller jouer. Un paradis initiatique pour les deux enfants.

Libourne, c'est aussi le lycée où Serge Labégorre allait croiser le professeur Henry Chamay, son mentor et l'éveilleur de sa vocation artistique.

À Langon, dans la maison-bibliothèque de sa grand-tante Angelina qui s'endormait sur Proust, il se nourrit de culture. Il découvre Jules Verne, Mauriac, Aragon, Simenon et tant d'autres.

Quand il parle de son enfance, Serge Labégorre mentionne souvent la villa de Biarritz, Le Récif, achetée par son grand-oncle. La famille s'y retirait trois mois par an à la belle saison. Elle était située au bord de l'Atlantique. « De ma chambre, j'aurais pu pêcher si j'avais été pêcheur. Je voyais arriver ces vagues, l'écume. Tout ça arrosait les rochers. On n'imagine pas le fracas de la mer, le raffut que ça fait. Ça a bercé mes nuits. »

« JE VOULAIS ÊTRE À LA CAMPAGNE »

Vient enfin la maison de Fronsac, à côté de Libourne. Il l'a achetée en 1969, après sa première exposition en Angleterre où il a vendu quasiment toutes ses toiles. « Je voulais être à la campagne. J'ai retroussé mes manches, j'ai beaucoup bricolé. Cette cheminée, je l'ai dessinée mais je l'ai aussi construite. J'ai restauré



« La villa Le Récif, Biarritz », acrylique sur toile
Photo Fonds Labégorre



« La Ferme originelle en Barétous », acrylique sur toile
Photo Fonds Labégorre

cette demeure pendant six ans. » Il y est installé avec sa femme depuis une cinquantaine d'années. Des carreaux girondins patinés par le temps ont remplacé la terre battue. Il a fait du cuvier son atelier où il peint tous les jours, loin des turbulences de la vie urbaine.